



**HAL**  
open science

## Ateliers d'écriture : quel monde rêver après le confinement ?

Amarie (anne-Marie) Petitjean

► **To cite this version:**

Amarie (anne-Marie) Petitjean. Ateliers d'écriture : quel monde rêver après le confinement ?. France Forum, 2020, Le monde d'après, 77, p. 23-26. hal-03328308

**HAL Id: hal-03328308**

**<https://hal.science/hal-03328308>**

Submitted on 29 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Ateliers d'écriture : quel monde rêver après le confinement ?

PAR AMARIE PETITJEAN

*maîtresse de conférences à CY Cergy Paris Université*

La période bien particulière du confinement a accru de manière spectaculaire le nombre d'ateliers d'écriture en ligne, organisés dans de petites communautés ou à plus large échelle, entre proches ou entre inconnus. Des structures de la chaîne du livre et de la culture (maisons d'édition, centres dramatiques, librairies, médiathèques) aussi bien que des institutions éducatives (cellules académiques, cursus universitaires, écoles) ont saisi ce moment de transformation radicale de leurs conditions d'exercice comme une incitation – et sans doute une injonction vitale – à la créativité et à l'élaboration de dispositifs pour faire écrire. À la masse des petites blagues animées circulant sur les réseaux se sont joints, dans les messageries, les sites, les forums, de longs textes créatifs, des essais réflexifs, des récits de vie, des fictions plus au moins métaphoriques. Des écrivains, nombreux (Hubert Haddad, Patrick Chamoiseau, Irène Jacob, Marie Desplechin...), se sont prêtés au jeu dans une euphorie communicative, non seulement par la circulation de journaux de confinement, mais par des propositions pour faire écrire le confiné lambda.

**LA RECONFIGURATION DES IMAGINAIRES.** À Cergy-Pontoise, dans l'université désormais nommée CY Cergy Paris Université, l'écriture de création est le quotidien des promotions d'étudiants de lettres depuis une bonne décennie. La dynamique de circulation des écrits n'est donc pas nouvelle. Or, le confinement a changé les manières de travailler et stoppé net l'atelier d'écriture en présentiel des étudiants de première année du master Métiers de l'écriture et création littéraire<sup>1</sup>. Cette expérience est intéressante à relater, non seulement parce qu'elle est emblématique des bouleversements organisationnels engendrés par le confinement sur la vie réglée des universités, mais également parce qu'elle témoigne de la reconfiguration des imaginaires et de la projection possible vers le monde d'après.

Il faut commencer par dire que l'atelier les avait engagés dans un travail sur l'utopie littéraire déjà bien entamé au moment du couperet du confinement. Les bases étaient posées, les auteurs lus, les enjeux définis. Les murs de la salle avaient fleuri de références, de notes sur les valeurs à défendre, de trames fictionnelles, de cartes et de dessins. Des Pecha Kucha<sup>2</sup> étaient même programmés pour que nos partenaires de l'école Estienne puissent commencer à saisir projets et esthétiques<sup>3</sup>. Et, soudain, il a fallu s'y résoudre : le cycle programmé des commentaires du groupe sur les textes en chantier n'aurait pas lieu. En tout cas, pas dans les conditions habituelles : pas de cercle d'écriture en haut de la tour 33, pas de tables rapprochées, de corps présents, de rencontres en chair et en os. Notre utopie bien concrète et localisée d'un enseignement de la création littéraire dans le cœur d'un département de lettres retournait soudain à la qualité d'un « non-lieu » – en accord avec l'étymologie de l'*Utopia* de Thomas More.

Bien sûr, la continuité pédagogique et tous les logiciels et plates-formes... Mais qu'allaient devenir les projets ? Voilà les étudiants dispersés dans toute la France et au-delà, reclus dans les 9 m<sup>2</sup> de leurs chambres d'étudiant ou de retour dans le giron familial, parfois isolés dans une campagne à connexion intermittente. Le protocole réclamait que les textes interrogent l'impasse du genre de l'utopie après la perte des grandes idéologies du xx<sup>e</sup> siècle, pour obliger ces jeunes créateurs à aller jusqu'au bout de leurs idées sur les valeurs à défendre. L'intérêt frémissant était déjà perceptible pour construire des

---

1. Lucine Ailloud, Robin André-Souche, Maxime Bouteille, Barnabé Crespin-Pommier, Chloé Darnaud, Manon Delpuech, Morgan Eschler, Lou Gasparini, Coline Gilbert, Valérie Grégoire, Amandine Hmaou, Elise Huynh, Nicolas Katsiapis, Aurélie Massa, Marie Semin, Francine Tirano, Albin Uberti.

2. Courtes présentations orales assorties de diapositives.

3. Plus d'informations sur le site [episte.fr](http://episte.fr).

mondes nouveaux, corriger l'actuel, ouvrir des horizons. Mais comment rêver son monde idéal dans ces conditions ? Albin le dit au moment du bilan : « J'aurais aimé pouvoir donner plus, mais tombant en pleine dystopie, il fallait faire un sacré effort. ». Première épiphanie de cette période mortifère : le défi a bien été relevé collectivement et avec une énergie, des initiatives, une attention aux autres sidérantes. Certes, à des tempos différents, en accentuant le fossé entre les degrés d'autonomie et d'investissement. C'est un constat qui pourra être tiré de bien d'autres expériences pédagogiques en ligne : le distanciel accentue les différences. Pour autant, les textes ont circulé, abondamment, en versions successives et augmentées, assorties des commentaires de chacun. L'entre-soi de la circulation des textes en ligne a trouvé une forme de correspondance, chaleureuse et encourageante, avec les communautés idéales décrites à longueur de textes.

**CORRIGER LES ERREURS ACTUELLES.** Il est évidemment difficile d'affirmer que les réalisations auraient été différentes en dehors de ces circonstances exceptionnelles, mais elles témoignent à leur échelle que le monde continue à se rêver en temps de confinement et se rêve avec l'envie renouvelée de corriger les erreurs actuelles.

« L'utopie, c'est quoi ? », interroge Albin. « Un vallon tranquille, une herbe bien tendre, des bosquets, quelques fleurs des champs, sauvages », répond Amandine ; une vieille ferme retapée de génération en génération, répond Barnabé : « Vieilles pierres, vieilles poutres. Grandes dalles chauffées par le soleil et broussailles vivaces » et d'ajouter « pas de réseau évidemment (juste un téléphone fixe au cas où) » ; et encore une cité sous-marine, une montgolfière, une grande baignoire collective, des cabanes sous les couettes, un large trou dans la terre qui sert de « salle commune, à l'abri des intempéries ». Le retour aux fondamentaux se dit souvent en termes de retrait du monde, d'extraction de la modernité urbaine, des « villes-monstres », jusqu'à s'enfoncer sous l'eau ou sous la terre.

Le mal-être se dit également en termes plus agressifs : c'est l'île de la Cité devenue territoire indépendant pour le groupe Extinction Rébellion, en lutte contre les « quatre plus grandes entreprises mondiales, les quatre grands salopards de l'économie-monde », pour Nicolas ; c'est la Gardanne de Lou, revisitée en communauté de femmes, « un monde où les femmes connaîtraient la paix » en ayant évincé tous les mâles et en se protégeant de l'« élitisme capitaliste et misogyne » du dehors. Les textes font entendre des voix singulières, plus ou moins en colère, plus ou moins ironiques. Ils se répartissent en trois catégories, révélant des attitudes différentes face à la menace : la première plonge le lecteur dans une nostalgie poignante pour un hors monde apaisé et qui a souvent les couleurs de l'enfance ; la deuxième présente des narrateurs happés par une suractivité électrique et criarde en écho aux jeux vidéo ou aux trips sous psychotropes ; la troisième construit un monde très ordonné en petites communautés alternatives, forcément locales, vigilantes à l'alimentation raisonnée et à la liberté des inclinations amoureuses.

« Dès votre entrée dans l'Utopie amoureuse [de Lucine] et autant de fois qu'il vous plaira tout au long de votre séjour, il vous faudra choisir une caste parmi les 6 876 répertoriées à ce jour », la caste du flamant rose qui change de partenaire chaque printemps, celle du manchot fidèle, des éléphants entre elles ou de l'okapi solitaire. Il faut choisir, se déterminer, alors même que la détermination n'est pas le préalable d'un ordre naturel. Partout, le cloisonnement est présent, y compris en termes de plan cadastral et d'architecture. Le mur fait partie de l'imaginaire contemporain. S'il n'était pas phagocyté par Donald Trump, sans doute pourrions-nous dire sans arrière-pensée que la clôture de Thélème et le bâti des phalanstères retrouvent la faveur des esthétiques, depuis les mégalithes érigés en spirale chez Marie jusqu'aux briques rouge sang colorant tout chez Coline. Mais l'on se méfie des « tracés parallèles ou perpendiculaires, des carrefours, des angles droits bordés de hauts murs » ; le mur divise explicitement et Francine lui donne même la parole pour interroger ce principe d'exclusion.

Entre les murs bien réels, la claustration obligatoire, vécue fébrilement par les auteurs de ces textes, pose un doute sur la légitimité des meilleures organisations collectives. Les équilibres du partage des tâches, de l'entraide et de l'échange amoureux sont entachés d'une suspicion qui en revient invariablement à la mise en question du rôle de l'État, entre faiblesse et autoritarisme. De méchants échos historiques et des scénarios catastrophe directement inspirés de l'actualité résonnent dans certaines formulations : « L'État obligeait les malades à rester chez eux. Des gardes faisaient des

rondes dans les quartiers en permanence, surveillant de près les maisons sur la porte desquelles une croix était dessinée », écrit Chloé ; et Valérie poursuit : « À la suite d'une pandémie causée par la propagation rapide d'un virus qui avait décimé un quart de l'humanité en quelques mois, les instances dirigeantes avaient été incapables de protéger les populations. L'effondrement économique qui en avait résulté avait entraîné la révolte des pauvres contre les riches. Les gouvernements avaient été renversés et, pendant plusieurs dizaines d'années, l'humanité avait plongé dans la barbarie. »

Le rêve communautaire, les pieds dans le compost ou les mains dans l'argile, se heurte ainsi à la fois à la limitation des murs qu'il s'impose et à l'impossibilité de penser heureuse une organisation à plus grande échelle. C'est finalement la simple « façon de vivre », en l'occurrence décalée, artiste et rebelle, qui est peinte comme un idéal. Le « sol lisse et blanc » de la page blanche est glorifié ; la possibilité de faire de ses hésitations amoureuses, de ses choix alimentaires, de sa mort librement consentie, les contours d'une éthique – le tout d'abord envisagé par la maîtrise fictionnelle – dessine l'horizon d'un espoir qui seul perdure à l'heure où « les villes s'éteignent, les pays s'étiolent » (Manon).

Ce que révèle cette expérience inédite, c'est donc aussi que le désir de devenir écrivain, facilement palpable dans un cursus en création littéraire, se conçoit chez ces étudiants, non comme une aspiration égotiste ou élitiste, mais bien comme la conviction du caractère transitif de la littérature, lorsqu'il s'agit de mettre au clair des idées pour les porter à un degré suprême de fiction. Trouve-t-on de telles perspectives chez d'autres jeunes ?

Des étudiants de l'île Maurice, en partenariat avec CY Cergy Paris Université, ont fait l'expérience de l'écriture d'utopies sur la même période. La lecture de leurs textes, confiés par leur professeur Sonia Dosoruth, nous renseigne sur la conjonction des imaginaires utopiques. La faune et la flore y sont encore plus présentes : « On se perd dans un vert immaculé, on y marche aveuglé par une forêt sans fin, on se laisse porter par le chant de l'eau » (Elizabeth), mais ces références fréquentes, les pailles en queue, les orchidées, qui confortent un certain imaginaire exotique des lecteurs de Bernardin de Saint-Pierre et de Le Clézio, rencontrent l'hyper-technologie. L'île idéale est baptisée Natu-moderne par Estelle, elle est pensée par Khadeejah comme « une petite île où technologie et nature cohabitent en harmonie ». Une demi-sphère à la végétation luxuriante abritant un cimetière naturel au milieu d'une forêt de gratte-ciels pour Laurie ; une baleine de verre abritant une ville sous-marine aussi brillante que New York pour Irena. Les utopies trouvent à s'exprimer en des formes de poétisation du réel qui n'évitent pas les questions sociétales. Celle des différences de couleur et de religion n'est pas esquivée, comme elle peut l'être dans les productions recueillies en France. En revanche, l'attrance homosexuelle, la tentation sécuritaire ou la ville « entièrement noire » se disent, dans ces utopies mauriciennes, par le biais de métaphores ou de féeries d'une « irréalité assumée » et la faveur d'une « vision eschatologique qui se dépossède volontiers d'un passé qui l'assujettissait », commente Sonia Dosoruth.

L'utopie littéraire se réinvente assurément, d'un bout à l'autre de la francophonie. Dans ces écrits d'étudiants, elle fait sienne l'angoisse mondiale et les tentations colapsiste ou réformatrice, en faisant entendre des différences non négligeables entre les mondes que l'on rêve de construire. Entendons également, au sein de ces différences, la plus ou moins grande confiance accordée à l'acte littéraire comme acte de transformation des mentalités. Louis Sébastien Mercier, rêvant, en 1771, son *An deux mille quatre cent quarante*, le disait ainsi : « En attendant, tâchons de rendre les choses passables ; ou, si c'est encore trop, rêvons du moins qu'elles le sont. »

Accroche : « Mais comment rêver son monde idéal ? »